

pie dans un bouquet d'arbres, une vieille maison à deux étages, dont l'un mansardé sous un haut toit d'ardoise, une sorte de castel datant de près de deux siècles, lézardé, caduc, déchu de son ancienne splendeur, peut-être une de ces *folies* de gentilhomme ou de financier, telles qu'on en rencontre encore parfois ailleurs que dans les romans. En attendant la plus-value du terrain et l'expropriation avantageuse, quand l'impasse se transformerait en rue, le propriétaire actuel avait fait de cette bâtisse déclassée un immeuble de rapport. Oh ! d'un bien mince rapport, car la majeure partie en était divisée en une demi-douzaine de logements d'un faible loyer, habités par de modestes ménages de petits employés et d'artisans. La famille Buirette occupait le seul véritable "appartement", comprenant la moitié du rez-de-chaussée. C'étaient des locataires "chic", envieux et respectés des voisins.

Prolétaire bourgeois, ayant de lourdes charges, M. Buirette avait choisi ce quartier et ce logis par impérieuse raison d'économie. Et puis, son imagination ingénue, sa vanité naïve y trouvaient leur compte : habiter cette demeure, jadis somptueuse, cela le flattait, lui donnait à ses propres yeux l'air d'un "noble ruiné".

Il contempla quelques instants son castel.

En ce coin perdu, ce paysage nocturne faisait un décor vraiment pittoresque et extrêmement romantique. Dans l'azur limpide, piqué d'étoiles scintillantes, la lune dessinait son croissant d'or pâle : la maison grise paraissait grandie ; le bouquet d'arbres aux découpures fantastiques prenait des proportions de parc vaste et mystérieux : la neige revêtait le haut toit d'ardoise d'une carapace d'argent où se reflétait la clarté du ciel, mettait des broderies d'argent aux branches dénudées des deux tilleuls, des trois acacias et de l'unique peuplier dressant sa silhouette grêle comme la flèche d'un clocher, cachait de son épais manteau le désordre et les tares des jardinet délaissés, transformait les misérables tonnelles et les sordides cabanes à lapins en kiosques élégants, marmonnés.

### III

Ce soir, le bonhomme était particulièrement expansif. Après avoir franchi la grille, il entra dans un petit pavillon bas, servant de loge de concierge, éprouva le besoin de faire un bout de causette avec la divinité de ce temple, une puissante commère, qui cuisinait sur son poêle un fricot à l'acré fumet où l'ail et l'oignon rivalisaient de vigueur.

— Vous savez, Madame Chenu, nous avons quelques amis à souper, cette nuit ; nous comptons sur votre obligeance pour le cordon.

— Bon ! Bon ! Monsieur Buirette, à votre service. Après tout, il n'y a qu'un réveillon par an, n'est-ce pas ? On ouvrira l'œil... et la grille.

— La main aussi, ajouta mentalement M. Buirette, songeant à la proximité des étreintes.

Il suivit l'allée principale, gravit à grandes enjambées un perron de pierre aux marches usées et disjointes, aboutissant à un vestibule éclairé par un quinquet fumeux, et, du manche de son parapluie, cogna un huis massif de trois coups cadencés d'une certaine façon qui lui était personnelle. Derrière cette porte, on entendait un tapage infernal : on eût dit une légion de diables poussant des cris perçants, piétinant, se battant, venant en course folle se heurter contre les ais avec un bruit sourd de catapulte. Le loquet intérieur, que trop de mains se disputaient, joua enfin...

M. Buirette était chez lui.

Et, parmi des acclamations de joie, des "bonsoir, papa !" des embrassades, toute une ribambelle d'enfants l'entourait, l'assiégeait. Ils étaient cinq : deux garçons et deux filles, répondant à des sobriquets familiers : Nana, douze ans ; Toto, dix ans ; Lili, huit ans ; Riri, quatre ans ; plus Friquet, un neveu orphelin, pauvre petit, boiteux et chétif, adopté en vertu du proverbe : "Quand il y en a pour quatre..."

M. Buirette ne résistait pas à l'assaut, se défendait mal, empêché par son bagage. Mais, de la pièce voisine, des voix s'élevèrent :

— Allons, enfants, allons ! Tenez-vous donc tranquilles !

On venait délivrer l'assiégé.

Ce fut d'abord Mme Buirette, une femme d'environ quarante ans, encore belle, aux traits placides et réguliers, sous des bandeaux lisses, restés de jadis ; puis la fille aînée Stella : dix-huit ans, une vierge blonde aux yeux noirs, tout à la fois sérieuse et souriante comme sa mère, dont elle était le "bras droit" pour la direction de l'intérieur. Il se fit un échange de baisers sonores.

— Bonsoir, mon ami.

— Bonsoir, père...

— Je ne suis ce qu'ils ont, aujourd'hui, dit Mme Buirette, en dispersant le petit troupeau avec d'affectueuses gourmandises, ils sont insupportables comme des moutons, l'été.

— Il est pourtant loin, l'été, fit observer judicieusement M. Buirette. Brrr !...

La mère et la fille l'aidèrent à se débarrasser de sa serviette, de son chapeau, de son cache-nez, de son pardessus.

— Attention à mon paletot, recommanda le bonhomme en clignant de l'œil, il y a des choses dans les poches.

Et, en emportant le vêtement dans leur chambre, Mme Buirette, qui savait très bien la cause de l'excitation des enfants, cligna de l'œil aussi, pour montrer qu'elle comprenait.

### IV

Donc, M. Buirette était chez lui, dans le cadre familial où sa personnalité prenait tout son relief. De haute taille, malgré comme un clou, il se tenait droit comme un i. Et le point de cet i était une tête extraordinaire, une tête en forme de toupie, où le front énorme accaparait la moitié du crâne chauve, ayant la blancheur et le poli d'une bille de billard et couronné d'une broussaille de cheveux chinchilla. Une longue moustache pleureuse de pianiste hongrois sabrait de ses pointes tombantes le menton glabre, étroit, fuyant. Le nez, un peu sacrifié, manquait d'accent : mais, à l'abri des épais sourcils en auvent, les petits yeux d'un gris clair dardaient l'aiguillon de l'idée fixe sur quelque chimère visible pour eux seuls, tandis que, sous l'effort de la pensée, au milieu du vaste front d'utopiste, une veine bleuâtre se gonflait. Non, ce n'était pas le médiocre et plat "rond de cuir", déprimé par les soucis mesquins de la bureaucratie ; c'était, avec quelque chose de juvénile et d'ingénu, malgré les traits un peu ravagés, l'homme en qui brûle une flamme et que soutient un idéal.

Du vestibule, on était passé dans la salle à manger qui, l'hiver, servait de pièce commune "afin de n'avoir qu'un feu", décrétait la très sage et très économe Mme Buirette. La table était mise pour le dîner, un modeste couvert sur une toile cirée. Au premier appel, la famille prit place autour de la soupière fumante ; le menu, sommaire, fut expédié à la hâte, et, dès les dernières bouchées, le père commanda son traditionnel : "En route, mauvaise troupe !" signal de la retraite pour son petit monde. A cause des préparatifs du réveillon, il avait été décidé qu'on avancerait l'heure habituelle du coucher des enfants. Cette décision souleva des protestations : il y eut dans les rangs un commencement de mutinerie ; M. Buirette, général débonnaire, fut impuissant à rétablir parmi les révoltés la discipline et l'alignement par taille, "en flûte de Pan", comme il disait. L'intervention de Stella eut plus d'efficacité ; elle sut trouver l'argument persuasif :

— Plus tôt vous vous endormirez, et plus courte sera l'attente des cadeaux du Père Noël.

Quand la "flûte de Pan" eut disparu sous la conduite de la grande sœur :

— Eh ! bien, ma femme, demanda M. Buirette, notre réveillon ? Ça marche ?

— Ne t'inquiète de rien, mon ami, tout sera prêt.

Il insista, voulu se mêler des détails.

Mais Mme Buirette, presque impérative :

— Je t'en prie, reste tranquille et laisse-nous faire ; chacun son métier.

— Bien ! Bien ! ma bonne, fit-il docilement.